

Réalisme, naturalisme et réception – Problèmes esthétiques et idéologiques envisagés dans une perspective scandinave, française ou comparative. ACTA II du projet de recherche RFS « Le réalisme français en Scandinavie » / textes édités par Brynja Svane et Morten Nøjgaard, Upsal : Uppsala Universitet, (Studia Romanica Upsaliensia ; 72), 2007. Un vol. de 319 p.

Aux articles du premier volume viennent s'ajouter dans le second les actes d'un colloque en 2004, commençant également par des articles sur le réalisme français en tant que tel, mais cette fois-ci tournés vers le contenu. Ainsi, Philippe Dufour évalue avec perspicacité la tenue de la « morale » chez Balzac à l'exemple des *Illusions perdues*, morale qui, d'après les déclarations bien connues de l'auteur serait universelle, mais qui finit dans la « relativité du discours social », dans l'historicisation, donc, dans l'absence de dénouement – ce qui ne réduit en rien, évidemment, l'intérêt qu'il y a à se pencher sur Balzac moraliste. Alain Vaillant, en se concentrant ici sur le naturalisme et son « mimétisme empathique » (qui mettrait « l'accent sur les réalités physiologiques ou sociologiques, au détriment de la perspective psychologique et métaphysique »), élargit la perspective à l'écriture journalistique avec référence à la thèse d'une importante « mutation de la littérature » défendue ailleurs (*La Crise de la littérature*, Grenoble, éd. Ellug, 2005). La mutation est une véritable ouverture « sur les spectacles du monde » et s'apparente ainsi au journalisme. Nous avons nous-même traité du phénomène dans notre article « L'Illusion levée. Regard journalistique et visualisation littéraire à partir de Balzac (XIX^e siècle) », *Orbis litterarum*, vol. 55, no. 6, 2000. José-Luis Diaz prolonge ses réflexions sur Balzac en abordant maintenant le réalisme flaubertien, le rejet du moi et l'idéal de l'impersonnalité. J.-L. Diaz, quant à lui, démontre à l'aide des lettres de Flaubert qu'il est question d'une « conquête pied à pied » de cet idéal – qui finalement devrait mener l'auteur, après le point de départ dans des textes teintés d'autobiographisme, à sa propre forme de réalisme, au « non-moi ». D'abord Flaubert se sacrifie lui-même (et sa force virile) à cet idéal, ensuite il s'anamorphose en un Dieu de la création, présent et absent à la fois. Mais ce « dispositif théorique » est-il vraiment si indiscutable dans *Madame Bovary* comme Diaz semble le penser ? Et le réalisme flaubertien peut-il, comme le soutient également, ici même, Sara Danius (Université d'Upsal) à propos de *L'Éducation sentimentale*, être dit « d'abord cela : la réduction au regard » ? C'est sans doute vrai pour ce qui est de la scène des « jockeys », dans *L'Éducation sentimentale* et la phrase de *Madame Bovary* : « Les ombres du soir descendaient... », etc. Mais cela vaut-il pour celles qui suivent : « Le silence était partout ; quelque chose de doux semblait sortir des arbres ; elle sentait son cœur... » etc. Il y a de telles introspections de la part de Flaubert, introspections qui nous projettent dans le personnage – mais qui parfois demeurent mystérieuses : qu'est-ce que c'est, au fond, que ce « doux » ? N'y a-t-il pas là une transformation complète de l'ordre de la nature ? A vrai dire, finissons-nous jamais de nous étonner du rapport entre « Flaubert » et le monde ? La réponse est peut-être dans cette lettre de lui citée par J.-L. Diaz : « (...) la poésie. Extrayons-la de n'importe quoi, car elle gît en tout et partout » (27 mars 1853).

Avant d'en venir aux communications traitant de la réception en Scandinavie du réalisme et du naturalisme, faisons ici mention d'autres articles sur l'évolution du réalisme en France, de Sand à Zola. Béatrice Didier présente les rapports du réalisme et du merveilleux dans les *Contes d'une grand'mère* de George Sand où les éléments réalistes sont étonnamment nombreux, au point de « rendre le merveilleux crédible ». Pierre Laforgue retrace les limites entre réalité et fantaisie ou romanesque dans *Les Nuits d'octobre* de Nerval, limites, comme on le sait, qui ont tendance à s'effacer dans ce texte. Finalement, un article de Philippe Berthier sur « Zola croprologue » nous apprend la « réception », si l'on peut dire (il faudrait plutôt parler de refus pour cause d'écœurement) de Zola, chez Barbey d'Aurevilly.

Nous voici face à la partie scandinave – nordique plutôt – regroupée en trois sections. Lars Wollin continue son investigation de l'entrée des réalistes et naturalistes sur la scène éditoriale suédoise et, cette fois-ci, de l'apparition de traducteurs professionnels. Entre 1830 et 1900, au total, 273 auteurs français sont traduits en suédois, avec, au total également, 1 024 éditions. En Islande, selon Jóhanna Björk Guðjónsdóttir, le nouvelliste Gestur Pálsson assurerait l'osmose entre le réalisme continental (p. ex. Maupassant) et la vie littéraire sur l'île de l'Atlantique du Nord. Le roman naturaliste en Finlande est présenté par Riika Rossi ; il s'agit de Teuvo Pakkala, influencé d'Edmond de Goncourt et de Flaubert et partageant avec Zola la croyance positiviste. Quant au Danemark, Morten Nøjgaard, dans son article « Zola face à Brandes. Le problème du progrès », montre comment Georg Brandes finit par dénigrer Zola et souhaiter un autre avenir en littérature que celui annoncé par Zola. Après avoir applaudi avec enthousiasme aux idées de progrès et de libération de l'esprit, Brandes se sépare, dans ses jugements littéraires, de Zola, en faveur de George Sand (dans le seul volume dans son ouvrage d'histoire littéraire, scandale ! qui soit traduit en français). A Zola, il finit par reprocher « une irrémédiable grossièreté » et un manque de moralité, donc, essentiellement, la présence d'une dualité fâcheuse dans la vision de l'homme.

Sigbrit Swahn poursuit avec beaucoup de précision la présentation de l'importance du naturalisme pour les écrivains nordiques (« Le naturalisme selon Strindberg »). Jane Nørgaard Rasmussen traite de la présence et de la réception de J. P. Jacobsen, le grand naturaliste danois, en France. Sylviane Robardey-Eppstein suit chronologiquement la réception de Hugo en Suède, dans une documentation précieuse dont on aimerait voir une suite traitant des grands romans. Mervi Helkkula nous initie à « La présence de Flaubert en Finlande » à partir des premières traductions du début du XX^e siècle.

Pour finir, quatre articles sont consacrés à des problèmes de traduction : Carla Cariboni Killander sur l'imparfait itératif, Karin Gundersen sur *Le Rouge et le noir* en norvégien et danois, Brynja Svane sur le problème que pose la référentialité dans les textes réalistes éloignés dans le temps, Juhani Härmä sur la transmission de l'information culturelle.

Ce volume confirme l'envergure impressionnante d'un projet qui se situe dans le domaine littéraire des grands transferts culturels en Europe. Il faut saluer également le travail en commun de chercheurs français et nordiques, chose rare par les temps qui courent, où la concurrence est considérée comme prioritaire – au dépens de la collaboration fructueuse.

Hans Peter LUND